

Alain Duault

Pariétales

Écoute ce pourrait être la nuit ça pourrait
dans le ventre froid du
ciel quand les ombres sont trop basses qu'on tremble et ça nuirait au
lourd dessin de l'encre à celle qu'on voit qu'on n'attend pas qu'on ren-
contre trop lasse qu'on aurait nourri créée depuis les seins pour l'enten-
dre ce serait dans ces chambres si sombres quand ça s'enroule sur la
langue quand saoule oh lente déchéance
quand paraît le verso des paupières et la housse de nerfs se défait
doucement déjà on dirait que d'autres mains te hantent et se cassent
ce ne sont plus aveugle
au milieu de tes ruines que ces esquisses que longuement tu appelas
quand tu criais sans bruit derrière les parois
C'est le nœud proche obscur où se coule le jour sans même qu'un
désir sans même que les ongles sur les meubles
un fruit pelé toutes ces choses hurlées lentement quand s'écroule
l'amour un battement un mot qu'on n'a pas su un rythme qui
rappelle
Écoute au fond du froid au bout du souffle qui se défait
quand ne restent que les mots des autres pour t'imaginer en silence ce
pourrait être
un mouvement un hauban de veines qui se détache un

vain murmure quand elle lui aurait lâché la main on ne sait pas tu
sais ce qui s'amuit ce pourrait être
quand tu n'aurais plus qu'un seul
mot jamais dit

C'est comme tu sais l'écriture atterrée qui te prend le ventre par des-
sous secoue comme l'ambre et lassée tu changes de corps et
d'autre et cassée dans l'ombre les songes la honte comme quand tu
es peinte ou vêtue ou primavera verras

Ce sera serait ce tumulte qui
lève en toi ses branches

— holà Mère-Tragédie nœud gordien avalé
mer tranchée culbutée tombeaux éventrés couchée sur le visage la ter-
reur le ravage d'une écriture

comme la pourriture remontera par tes os
ton sang foulé séché tes floraisons souterraines tes caves tes caresses
crevées au bout des ongles et l'obscurité du soleil dans le ventre ce
serait

quand je retrouverai dans ma langue de fond après le gel et cette
folle offrande de l'âge voilà la fente déferlante

Voile noire comme tu es couchée à te perdre à prendre le terrible
théâtre où je suis un nom que tu épelles à l'envers déployé en occupant
ma bouche de ton cri comme étouffé je te découps je te conte je te bée
quand tu me hantes encore ainsi le sable

qui remonte en mes veines
comme une mer comme un tombeau que tu rapportes je vois bien ton
visage impossible comme l'aube je sais ce qui remonte de tes rêves
enfouis la peau retournée comme un sang ne m'écoute pas dis-moi la
couleur dis-moi l'intérieur le verso des caresses l'émoi de la peau
écoute-moi sur cette scène inondée peut-être et rampant dans ton
corps imparlé je sais mille voix qui me dansent

comme je te maquille
sauvagement pendant que la nuit te ramène sur ma langue écorchée et
secoué de rage reconnaissant mon nom dans ton miroir dans ton étoile
ton corps battu battant ivre et

sacrifiée de rire quand tu reviens sur la
mer dévoilée je ne rassemble plus mes lambeaux mon bel ange —
tu

pleures me dit-on doucement et me laisse effondré au centre de moi-même tout mon corps chu en tas entre mes jambes désastre obscur

C'est l'orée quand le sang monte aux lèvres tu sais là dans le silence quand le sable replie la mer sous ses racines et que tu me parais une femme de tulle une femme de lilas et de fureur quand les arbres huant ont les paupières au ciel et que tu mauve parmi tes seins orante au cil fendu

je te lie mon séjour mon jour et ma terreur

les arbres dans la tourbe courbent la pluie fêlée et tes seins déployés les arbres font un bruit de robe déchirée en tombant éclairés tes veines pâlisantes et ton sang que je suis

tu me touches à l'orage

bouche tombée en mille éclats c'est comme vous savez ces prophéties qui emplissent les tombes on penserait des chambres on aimerait toucher peut-être poète

le poète question noircit l'espace provoque à preuve au doigt la langue diomède sur la terre volant l'oiseau volé poète le poète questionne longue brève mémoire des vieilles vacille étrave effroi trouve l'exubérance

vous y seriez venues il n'en aurait rien su que pourrait-il poète autre qu'être poison qu'être efflangue et partage de la perdition après la fête conclave consumé

et ce grand fracas

des miroirs quand il entre quand il ferme la nuit

Vous ne m'aviez rien demandé les terres les forêts les meurtres vous saviez l'âge pas les années aujourd'hui quand j'écoute encore l'oreille au sol

comme l'averse ébouriffée sur la nuit nous échangeons notre place vague sous terre nous avivons la face pelée au roc se fêle quand la mer déserte ses hanches nous soucions-nous de notre mort d'hier demain de notre corps épaisse et moite chair sous les eaux nous retournons à nos travaux à notre langue toujours comme

nous hèle vent soyeux vers son chemin la mer gelée son rêve sable ailé dans les yeux nous grise tragide rageuse égérie nuit comme l'amour fossoyeur épeleur du ravage déployées les grandes images et le sang euménide

anchise est né sur mon épaule sur ma verge rédige il est temps de
tempête dit le pêcheur édile tant de vagues bêchées
l'orage nous enferme le chemin rouillé

ainsi serons-nous tels que des bêtes tombées qu'en nous soufflant les
signes quand le rire nous retourne la voix comme un arbre prend ses
racines au vol étouffant nos paroles comme on tue un enfant sur le
sable

ainsi j'écoute nu la mort épieu du sang épelle ses ovaires foudrées
ainsi

que l'on ne sait quel nom porte quel corps quel nom pousse les
peaux les visages les muqueuses ainsi sommes-nous tels que des bêtes
nocturnes

plus aveugles encore prises dans nos cheveux notre bouche
ou les filets du sang tels que l'effroi nous fait nous défait l'écriture
nous retrempe nous annule l'amour

et le galbe d'ainsi

Écoutez c'étaient eux ils reviendront la nuit

mâchant — les couleurs
étalées sur le sol avec les pieds les coudes — les racines brunes ter-
reuses et le souffle séchant les racines bleues et l'urine le corps
enfoncé dans la terre jusqu'aux aisselles mâchant la nourriture crue sur
la terre dure et froide tenant d'une main la nourriture d'une main le
sexe d'une main le soleil de l'autre mâchant la sécheresse de la terre
brûlant le corps brûlé collé au sol enterré déroulé bleu

ils recommence-
ront filles pillées oiseaux volés nuits arrachées ils seront là tournés
vers le nord de la peur nos visages délacés nous parlant de nos
morts ils nous regarderont bardés de miel et de couleurs Écoutez qui
ne nous a abandonné ?

ainsi je fus porté la langue y a l'épaule comme une lente guerre a l'or
fente bronchée de sa bouche interdite ô non qu'elle fut casquée ni
comme métaphore au seuil plutôt couchée plut à la morte née l'utérine
chaleur d'où serons-nous venus ?

et porté contre leurs je suis semblant d'un mort j'épouse chaque
brèche délitée enragé dans ma nuit écoulé de ma langue j'effroi du
vieux gisant calé contre mon ventre perdant encore le jus lourd et
opaque de son souffle tranché

perdant percé son épelé le nom funè-
bre que j'oublie

j'appelle dans la boue la préface de la mer j'appelle le
miroir brouillé le drap peint où ma langue froissée m'étoile

comme de
bien tendu je m'endors dans mon sang

fêtes nuits-fêtes prodiguez-moi
le retour de l'enfant

La nuit la méduse aux cent langues qui tourne la plus béante tu
l'oublies ne t'oublie pas c'est la pluie c'est l'excessive nuit qui dis-
perse la langue dans la bouche c'est le lit occupé et inintelligible et
malade et sauvage

Longtemps sur les parois tu écrivais l'histoire de tes
rêves tu perdais tes ténèbres tu toisais cette part en toi toute animale
tu cachais tes couleurs et c'étaient des secrets même pour te toucher je
devais perdre la raison je savais que t'userait cette saison éperdue
dont tu n'aurais pu dire qu'en la traversant tu te taisais comme
essoufflée par la métamorphose dans l'effusion dévoyée de tes organes
tumultueux tu te taisais corps mâché foulé de rage presque effacé
porté au bord des catastrophes

Écoute et souviens-toi aucune issue et
si folle elle me pousse hideuse comme un long chant ruiné funèbre une
voile terreuse et le rire et la nuit babilée sauras-tu comme la lame
comme l'amour saurez-vous qu'écrivant je suis parlé

visage toi qu'un bec a cloué au visage
je te connaîtrai depuis cent ans

du
ventre depuis lié ton âge déplié que je vis dix mille en mon ton ventre
plu comme un breelan d'obscur

mère brehaigne qui m'assieds sur tes
ovaires figées

plié sous son aile l'oiseau sa pierre tombée celle ouvre livre son batte-
ment son cri ce que vous dites vrai

sécheresse du vent lissant le
bec

averse de silence électrique et watté

oh ce cri femme peureuse et
saoule
de l'oiseau éclaté en vol

allons le cri des chiens qui froissaient votre gorge et vous qui m'écou-
tiez peureux dans les forêts tassés contre l'émoi le nom jaspé de langues
quand je vous mâchais — sous nos pieds les oiseaux volent les yeux
crevés dis-tu ah déjà les chiens crus qui vous poissent la gorge et
l'or caché au ventre des femmes y jette la rumeur

assez d'orées de rêves
des vertiges ma laide belle ma putain baubô refais-moi rire malade
sous mon ventre

assa foetida

dis comment va la mer

mon amour les

chiens creux me pissent sur la gorge